

ANTI**Q**RESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 190 | 21.7.2019

Dernières nouvelles de la Lune

Les masques de Pessoa

Macron,

bilan intermédiaire

Hong Kong, la révolution

colorée se poursuit

Observe • Analyse • Intervient

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Mon premier pas est resté sur la Lune (Aveux publics, 2)

JE ME PERMETS DE COMPLÉTER MON «CE QUE JE CROIS» PAR UNE DIGRESSION ASTRONAUTIQUE. VOICI CINQUANTE ANS, LE 20 JUILLET 1969, NEIL ARMSTRONG EFFECTUAIT CE FAMEUX «PETIT PAS POUR L'HOMME» QUI FUT «UN GRAND PAS POUR L'HUMANITÉ». CE FUT POUR MA FAMILLE, COMME POUR DES MILLIONS DE TERRIENS, LA TOUTE PREMIÈRE ÉMISSION DE TÉLÉVISION.

Pour l'occasion, mes parents — comme tant de ménages sur la planète — avaient acheté leur premier téléviseur. Les silhouettes des astronautes sautillants déformées par la neige électronique sont peut-être mon souvenir le plus ancien. Mais comme je n'avais pas encore deux ans, il est aussi possible que je confonde avec des images revues plus tard. Ces sautilllements sont entrés dans le fond commun de l'humanité. Chacun les a vus, tant de fois. Tout ce que je sais, c'est que mon premier pas sur Terre est à peu près contemporain de ce premier pas des hommes sur la Lune. Je suis un enfant de la conquête spatiale.

Pourquoi — hormis les raisons sentimentales assez évidentes — évoquer le jubilé de cet événement dans une confession intellectuelle? Parce qu'il est à la fois l'un des mythes fondateurs de notre temps, et un exemple éclatant de la manière

dont l'information moderne façonne nos perceptions et nos convictions — l'un de mes grands sujets d'étude et de combat.

Une quarantaine d'années après cet exploit, le bourgeonnement de l'internet a produit une théorie de la conspiration particulièrement créative. Sur la base d'une critique des anomalies du «matériau de preuve» (les images transmises), des milliers de commentateurs ont mis en doute la réalité même de l'alunissage américain. On ne voit pas les étoiles, le drapeau U.S. flotte alors qu'il n'y a pas d'atmosphère, etc. Désormais, une part significative du public (environ 6 % aux USA, 9 % en France, 25 % en GB, 57 % en Russie selon la presse) doute que l'équipage d'Apollo XI ait jamais posé le pied sur la Lune. L'événement aurait été filmé en studio, selon certains par Stanley Kubrick lui-même. Selon les «décodeurs» les plus aigus, le génie

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

du cinéma aurait même «confessé» la supercherie, de manière cryptée, dans son film le plus célèbre, *Shining*.

Je pourrais consacrer un livre entier aux ramifications de cette révision historique. Je me limite ici à deux aspects bien précis. L'un touche aux techniques de l'information. L'autre, à son impact sur la conscience et la dignité humaines.

L'ÈRE DU DOUTE

La mise en question de la réalité de l'alunissage illustre un mécanisme de manipulation qui a été vu dans bien d'autres situations. Pourquoi a-t-on mis en cause le récit (filmé en *live*) de la NASA? Parce que c'était très facile, et même pratiquement inévitable.

Facile? La conquête de l'espace est l'un des domaines les plus contrôlés de l'information, infiniment plus contrôlé encore que le journalisme *embedded* (incorporé) qui a désormais la faveur des armées (et qui ne voit rien de plus que ce que les militaires lui laissent voir). L'accès aux faits passe par un seul canal: celui de l'instance qui pilote l'événement. De fait, nous sommes priés d'accepter sans broncher les matériaux, conversations, explications cadrages et silences de la NASA ou de l'agence spatiale soviétique. Les seules informations hors monopole consistent en quelques conversations quasi inaudibles interceptées par des «radioamateurs» (qui peuvent aisément être eux-mêmes des faux nez).

Jusqu'à présent, les hommes ne se déplacent dans l'espace qu'au sein de



LE PETIT DANNY ET SON PULL
«APOLLO XI» DANS «SHINING»:
UNE «PREUVE» CAPITALE!

canaux étroitement confinés, dans un désert émaillé de décors artificiels qu'il est aisé de reproduire en studio. Dans un tel environnement, une mise en scène (ou une occultation) est très facile à mettre sur pied. C'est du reste ce qui arrive en cas d'accident. On amortit, on diffère, on euphémise. Par conséquent, les soupçons pleuvent. Pourquoi n'a-t-on plus envoyé d'hommes sur la Lune? Les premiers visiteurs y auraient-ils vu «quelque chose»? A-t-on supprimé des milliers de clichés d'OVNI? Sciemment flouté des images d'«artefacts» sur Mars ou sur la Lune? Y a-t-il eu une autre femme russe dans l'espace, qui aurait brûlé à son retour sur Terre? Les astronautes de la navette Challenger seraient-ils sains et saufs?

La crédibilité de la saga spatiale dépend donc étroitement de l'effet de halo que génèrent ses protagonistes eux-mêmes. Des protagonistes qui jusqu'à présent se sont identifiés à des États. Lorsque le prestige d'un État baisse, ou que la défiance de la population monte, la *narrative*

spatiale, instrument clef du prestige politique, perd elle aussi de sa crédibilité. Si plus de la moitié des Russes doutent aujourd'hui de l'expédition Apollo XI, c'est que plus des deux tiers, sans doute, considèrent l'État U.S. comme un menteur pathologique en raison de ses tricheries stratégiques à l'égard de la Russie. Aux États-Unis mêmes, outre la montée de la «paranosphère» de l'internet et des réseaux sociaux, la montée de l'apollo-scepticisme témoigne aussi de la rupture d'un contrat de confiance historique entre la population et son gouvernement (et en particulier cette frange informelle surnommée le «*deep state*» et soupçonnée de toutes les manipulations).

La contestation a par ailleurs toutes les allures du bon sens, à commencer par la question suivante. La mission d'Apollo XI était monstrueusement complexe. Elle comportait des risques considérables. Comment un gouvernement engagé dans une course au prestige avec le bloc adverse aurait-il pu se permettre de transmettre en direct au monde entier l'échec de sa meilleure technologie et la mort de ses hommes?

QUAND LE MOBILE SE CONFOND AVEC LA PREUVE

Le gouvernement américain, depuis un demi-siècle, a été pincé plus d'une fois en flagrant délit de falsification. Au temps de la guerre froide, obsédé par la course à l'espace, il aurait eu des mobiles compréhensibles de truquer l'événement. Or

comme dans les affaires criminelles (surtout quand elles sont tranchées par un jury citoyen), la présence de *mobiles* lourds n'a rien d'une preuve, mais elle ne vous envoie pas moins, dans certains cas, au clou ou à l'échafaud, surtout lorsque personne n'a pu produire de preuves convaincantes d'innocence. Ce mécanisme d'influence psychologique a par la suite été abondamment utilisé par le gouvernement U.S. à son propre profit pour criminaliser ou surcriminaliser ses adversaires (Irak, Serbie, Iran etc.) par la mise en évidence ou la fabrication pure et simple de *mobiles* ou d'*outils* du crime (haine d'Israël et «armes chimiques» en Irak, sentiment national serbe et armée censément suréquipée en ex-Yougoslavie, par ex.), opération moins fastidieuse et moins risquée que la fabrication de *preuves*.

D'un autre côté, la mise en doute de l'histoire officielle, s'agissant d'un événement de cette importance, aboutit à des conséquences paradoxales. Au lieu d'éveiller les esprits, il me semble au contraire qu'elle les précipite dans l'indifférence. Si les premiers pas sur la Lune sont du chiqué, qu'est-ce qui ne l'est pas? L'idée que tout est truqué est aussi pernicieuse que la crédulité sans limites. L'une comme l'autre mettent en congé l'esprit critique. Le soupçon universel conduit à retourner toutes les chaussettes, à soulever tous les matelas. C'est le moment le plus propice pour faire passer un éléphant à travers la chambre.

Mais dans une deuxième phase,



BUZZ ALDRIN ET ALEXEÏ LEONOV
À GENÈVE, 2015 (PHOTO X. BAGNOUD).

le doute systématique aboutit au fatalisme. «On nous cache tout, on ne nous dit rien»: avec sa chanson, Dutronc a résumé toute une philosophie... de café du commerce. L'incrédulité inculquée comme réflexe est l'un des meilleurs moyens d'obtenir des masses passives et cyniques — ce qui est tout l'enjeu de la gouvernance moderne.

Enfin, et c'est le principal: on ne démystifie pas impunément les grands mythes. Or Apollo XI en était un. Les mythes sont la respiration des peuples, cette poésie qui gonfle les poitrines et relie la réalité à l'imaginaire. La *déconstruction* est à la mode, et la conspiration anti-Apollo profite aussi de ce *trend*. Les preux résistants n'étaient que des intrigants narcissiques, les grandes batailles de l'Antiquité des rixes de voleurs de poulets, etc. Peut-être. Mais le savoir nous rend-il meilleurs, plus beaux, plus courageux que nos ancêtres bercés par ces «fables»? Non, évidemment. D'autant moins que les «déconstructeurs» finissent toujours par s'attaquer à la structure la plus profonde de l'être pour n'en laisser au bout du compte qu'un

amas de biologie indéterminée et grégaire. Ai-je besoin d'illustrer mon propos?

VESTIGES DE FRATERNITÉ

Le premier pas sur la Lune marque un rare moment de solidarité universelle. A l'opposé de ce qu'on entendrait sans doute si la chose se réalisait aujourd'hui, aussi bien les astronautes que les responsables de la NASA ou le président Nixon avaient veillé à impliquer l'humanité entière et non seulement l'orgueil national américain dans ce triomphe. Leur haut fait a été salué avec fair-play par leurs grands concurrents soviétiques. La conquête de la Lune a aussi été, malgré tous ses enjeux de géopolitique et de prestige, une grande (re) conquête de la Terre comme berceau de tous les hommes et un monument au génie humain en soi.

Le doute jeté sur cet exploit est en même temps un doute jeté sur le sens même de l'odyssée de l'espace et sur la capacité de l'humanité à surpasser sa condition. On n'a pas attendu les conspirationnistes pour saper l'élan. Ces dernières décennies, l'exploration de l'espace s'est essentiellement bornée à la colonisation industrielle des orbites basses, jusqu'à l'embouteillage et à la pollution! Colonisation par ailleurs tournée non vers l'infini de l'univers, mais, au travers de son réseau de satellites, vers son point de départ:

«Ce n'est plus qu'un mirador technologique, une extension des antennes terrestres. Et il est avant

tout nombriliste: consacré à nos communications mutuelles, à notre observation de nous-mêmes et à notre autocontrôle total.» (*«Intertellar Blues»*)

Certes, on nous parle d'expéditions vers Mars. Mais rien n'est fait. La NASA a considérablement rogné ses ailes et poussé la philosophie de l'*outsourcing* au point de se fier aux Russes pour lui servir de taxi et lui fournir des moteurs de fusées. A l'époque et dans le pays où je suis né, on n'aurait jamais imaginé que la conquête de l'espace se réduirait à ça! On y voyait plutôt un moyen de surmonter cette rivalité de blocs qui pesait sur l'avenir de la planète et d'unifier l'humanité autour d'un grand projet commun. Même si l'on ne parvenait pas à vues humaines à coloniser Mars, on aurait pacifié la Terre — et peut-être un peu atténué l'«ici et maintenant» consumériste qui est en train d'épuiser ses ressources à une vitesse affolante.

Au lieu de quoi, nous n'avons pas fait un pas vers les autres mondes — sinon via Netflix —, mais nous nous comportons sur Terre comme si nous avions déjà trouvé une planète de rechange.

SOUS L'ASTRE DE LA MÉLANCOLIE

Entre le scintillement lointain de la *nébuleuse d'Andromède* et le miroir électronique que nous nous sommes installé dans la troposphère, j'ai certes beaucoup grandi, mais le monde s'est encore plus rétréci. Je n'ai jamais accepté cette régression. La «déconquête» de l'espace illustre

un fléchissement fatal de la civilisation technologique, où les percées de la science et de la connaissance sont impitoyablement subordonnées à des fins militaires ou mercantiles. Comme on est loin de Jules Verne et de Tsiolkovsky!

Depuis qu'on a renoncé à la Lune et aux grands voyages, nous n'avons plus de projet universel. L'universalisme comme idée est colonisé par une idéologie, celle de l'empire ultralibéral pour qui l'abolition des frontières — politiques, géographiques ou psychologiques — représente une commodité structurelle logique en même temps qu'un outil de contrôle. Rien de grand ni de noble là-dedans. Rien qu'un vaste lit de Procuste où les civilisations, les traditions et les cultures sont broyées et reconditionnées comme des plaques d'aggloméré en fonction de besoins qui ne sont pas les leurs.

J'ai eu la chance d'être élevé à la lisière des mondes et de butiner, au hasard, dans toutes les littératures. J'ai eu le loisir d'apprendre plusieurs langues sans obligation pratique. Je suis pourtant un souverainiste déclaré, non par conviction, mais par précaution. Je prône le maintien des frontières comme on verrouille les cloisons dans un navire qui prend l'eau. L'ouverture vers un universalisme sans projet commun est une fenêtre sur le néant.

Pendant ce temps, la Lune déserte nous contemple avec son visage blême et joufflu en se demandant: qu'ont-ils fait depuis cinquante ans?



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Fernando Pessoa et ses doubles (2)

A PRÈS AVOIR BROSSÉ LE RAPIDE PORTRAIT DE FERNANDO PESSOA LA SEMAINE DERNIÈRE, VENONS-EN À SON ŒUVRE, DANS LES DEUX DOMAINES QUI FIRENT DE LUI, À TITRE POSTHUME, D'ABORD L'UN DES PLUS GRANDS POÈTES PORTUGAIS, PUIS, QUELQUES DÉCENNIES PLUS TARD, L'UN DES PLUS GRANDS PROSATEURS. COMMENÇONS PAR L'ŒUVRE POÉTIQUE.

« Un jour où j'avais finalement renoncé — c'était le 8 mars 1914 — je m'approchai d'une haute commode et, prenant une feuille de papier, je me mis à écrire, debout, comme je le fais chaque fois que je le peux. Et j'ai écrit trente et quelques poèmes d'affilée, dans une sorte d'extase dont je ne saurais définir la nature. Ce fut le jour triomphal de ma vie et je ne pourrais en connaître d'autres comme celui-là. Je débutai par un titre: O Guardador de Rebanbos(1). Et ce qui suivit ce fut l'apparition en moi de quelqu'un, à qui j'ai tout de suite donné le nom d'Alberto Caeiro. Excusez l'absurdité de la phrase: mon maître avait surgi en moi.» C'est ainsi que, dans une lettre adressée le 13 janvier

1935 à son jeune ami Adolfo Casais Monteiro, Pessoa raconte cet état de transe créatrice qui lui fit créer son premier hétéronyme, Alberto Caeiro. Pessoa précise qu'à l'origine, il s'agissait pour lui de faire une blague à son ami Sá-Carneiro, en faisant passer pour réel ce poète de son invention, bucolique et d'un genre compliqué.

Jusque-là, Pessoa avait déjà utilisé des dizaines de pseudonymes, mais un hétéronyme, c'est différent, puisqu'il ne s'agit pas d'un nom derrière lequel l'auteur se cache ou s'abrite, mais d'un écrivain à part entière, qui a sa propre biographie, et qui peut être un double anti-thétique de l'auteur. Pessoa décrit Caeiro comme «*blond clair, yeux*

bleus» ; sans formation, il «*n'a presque pas eu d'instruction — juste l'école primaire; il a perdu très tôt son père et sa mère, et est resté chez lui, vivant de petits revenus*» ; et il se permet de juger son style: «*Caeiro écrivait très mal*». Ce premier hétéronyme fut le maître des deux suivants, Ricardo Reis et Álvaro de Campos. Or un maître doit laisser une œuvre indépassable, décisive, quitte à être mince. Pessoa le fait donc mourir jeune: né en 1889, Caeiro meurt en 1915, laissant deux recueils et des poèmes épars, non assemblés. À l'instar de celle de Walt Whitman(2), la poésie de Caeiro est celle de la perception au ras du réel, des sensations dans leur état brut. Son disciple Álvaro de Campos — autre hétéronyme — écrira de Caeiro qu'il fut: «*le plus grand poète du XXe siècle, parce qu'il est le poète le plus complètement subversif de toutes les sensibilités diversement connues, et de toutes les formules intellectuelles différemment reçues. Il a vécu et est passé, obscur et inconnu. Tel est (disent les occultistes) le destin des maîtres.*» Alberto Caeiro incarne la nature et la sagesse païenne: «*[il] n'était pas un païen, il était le paganisme même.*» Antimystique, antichrétienne et antihumaniste, cette reconstruction du paganisme est une tentative de «*vivre de la sensation vers l'extérieur, et non plus de la sensation vers l'intérieur, comme c'est notre habitude en Christ*», commentera Ricardo Reis, autre hétéronyme.

Car après Alberto Caeiro vint Ricardo Reis, premier de ses

disciples. Ricardo Reis, médecin, serait né à Lisbonne en 1887. Théoricien du paganisme, Reis est politiquement relativement proche de Pessoa — antimonarchiste sous la monarchie; antirépublicain sous la république —, ce qui lui fera prendre le chemin du Brésil, comme beaucoup de monarchistes, pays où il restera jusqu'à la mort de Pessoa(3). Ses *Odes*, d'une régularité et d'une virtuosité formelle extrêmes, sont un champ d'expérimentation, dans lesquelles il procède à un véritable éclatement de la syntaxe portugaise, tout en réactivant stoïcisme et épicisme.

«*Et soudain, dérivant en sens contraire à Ricardo Reis, un nouvel individu surgit impétueusement. D'un jet, et à la machine à écrire, sans interruption ni correction, jaillit l'Ode Triumphal d'Álvaro de Campos — l'Ode qui porte ce titre et l'homme avec le nom qu'il a*», écrivait Pessoa, toujours en 1935. Si Reis fut le poète de l'Antiquité éternelle, Campos est un poète du XXe siècle qui écrit à la machine: la vie des ports, les automobiles, les trains, les avions, la radio envahissent son œuvre. Il y a trois périodes Campos: les poèmes écrits avant sa découverte du «maître» Caeiro — qui posèrent beaucoup de difficultés à Pessoa —, puis les grandes Odes qui suivent le choc de la lecture du *Gardeur de Troupeaux* de Caiero. Si chez Caiero Walt Whitman n'était pas explicitement cité, chez Campos cet héritage est assumé dans le jaillissement de sa poésie avec, parmi ses grandes odes, un «Salut à

Walt Whitman». Dans ses derniers poèmes, troisième époque de l'œuvre de Campos, c'est le désenchantement face à la modernité qui domine. Mais Campos est aussi un théoricien qui jette les fondements d'une esthétique nouvelle, bouleversant les perspectives philosophiques traditionnelles en matière de réflexion sur la création, pour métamorphoser les traits distinctifs du modernisme en système original. Poète sensationniste par excellence, Campos considère que «*L'art est [...] comme toute activité, un indice de force, ou d'énergie; mais comme l'art est produit par des êtres vivants, devenant donc un produit de la vie, les formes de force qui se manifestent dans l'art sont les formes de force qui se manifestent dans la vie.*» Si Caeiro et Reis sont des fictions dans lesquelles Pessoa a projeté une part de lui-même, Campos est vraiment son double. Pessoa fait mourir Caeiro et partir Reis. Seul Campos reste, mais découragé, affaibli, déchu.

Faute de place dans ce numéro, nous reviendrons dans notre prochaine chronique sur les trois mouvements littéraires créés par Pessoa — paülisme, sensationnisme et intersectionnisme —, avant de nous intéresser à son œuvre en prose, et en particulier son chef-d'œuvre, *Le livre de l'intranquillité*, écrit par un demi-hétéronyme, Bernardo Soares.

Voici pour terminer les possibilités de découvrir l'œuvre poétique de Pessoa. Les Éditions Christian Bourgois ont publié ses œuvres en neuf volumes. Le tome I est une introduction générale et contient

Cancioneiro, poèmes de Fernando Pessoa. Le tome II comprend les autres recueils de poésie de Pessoa écrits sous son nom⁽⁴⁾ (*Poèmes ésotériques*, *Message* et *Le marin*). Les *Œuvres poétiques* d'Álvaro de Campos occupent le tome IV, et les *Poèmes païens* d'Alberto Caeiro et Ricardo Reis le tome V. Le tome VIII, *Le violon enchanté*, reprend les textes (vers et prose) écrits en anglais par Pessoa. Les volumes publiés par Christian Bourgois contiennent tous des textes de présentation de grande qualité. Pour les plus gourmands, désireux d'approcher en une fois l'ensemble de l'œuvre poétique de Pessoa et ses trois hétéronymes, mais aussi toute la partie anglaise de sa poésie, le lecteur cassera sa tirelire pour acquérir les *Œuvres poétiques* dans «La Pléiade», qui rassemble le tout dans une édition établie et annotée par Patrick Quillier, avec une préface de Robert Bréchon.

~~~~~  
NOTES

1. *Le Gardeur de troupeaux*. J'indiquerai plus loin les différentes éditions possibles pour aborder l'œuvre poétique de Pessoa.
2. Walt Whitman (1819-1892), poète et écrivain américain, auteur du recueil *Feuilles d'herbe*, sans conteste son chef-d'œuvre (Grasset, coll. «Les Cahiers Rouges», 2009).
3. Ce qui inspira José Saramago (1922-2010), seul écrivain lusophone prix Nobel de littérature, pour son roman *L'année de la mort de Ricardo Reis* (1984, Seuil, coll. «Points», 1999), dans lequel il raconte le retour à Lisbonne de Reis au lendemain de la mort de Pessoa, après seize ans d'exil au Brésil.
4. Qualifiées d'œuvres «orthonymes».



ENFUMAGES par Eric Werner

## Macron à mi-parcours

**P**PLUS DE DEUX ANS SE SONT MAINTENANT ÉCOULÉS DEPUIS L'ÉLECTION D'EMMANUEL MACRON. C'ÉTAIT EN MAI 2017. EN NOVEMBRE PROCHAIN, LE PRÉSIDENT ACTUEL AURA DONC EFFECTUÉ LA MOITIÉ DE SON MANDAT. LE CLAIR-OBSCUR S'EST AUJOURD'HUI ASSEZ LARGEMENT DISSIPÉ. ET DONC IL EST TEMPS DE DRESSER UN PREMIER BILAN.

On dira d'abord que Macron sait ce qu'il fait et où il va. Il a un agenda et n'en dévie pas. C'est du moins l'impression qu'il donne. Il est là pour exécuter un certain nombre de tâches, il les exécute donc. Tout ne se passe peut-être pas aussi rapidement qu'il le souhaiterait, mais il maintient le cap. Il va toujours jusqu'au bout de ce qu'il a entrepris. C'est certainement en soi une qualité. Sauf qu'il n'a peut-être pas le choix.

Concrètement, Macron est un néolibéral assumé. Tout ce qu'il peut privatiser, il le privatise. Dernièrement encore certains aéroports. Mais on ne peut pas tout privatiser. Il recourt alors à la sous-traitance. Macron est un grand spécialiste de ces choses. La perception de l'impôt est aujourd'hui sous-traitée aux entreprises. La censure également, vous l'aurez remarqué: avec la loi Avia, qui investit les plateformes numé-

riques de compétences importantes en ce domaine. L'État les sanctionne si elles font mal leur travail, mais ce n'est plus lui-même, l'État, qui le fait, ce travail. Il réduit ainsi ses coûts de fonctionnement. La perception de l'impôt coûte en revanche très cher aux entreprises. Mais l'État s'en moque bien. Ce sont les méthodes néolibérales. Le néolibéralisme est là avant tout pour faire des économies. Que fait-on avec l'argent ainsi économisé? C'est un autre problème.

### OUVRONS GRAND LES PORTES...

Macron n'a évidemment jamais dit qu'il était au service de la mondialisation marchande (il préfère se réclamer de l'écologie, qui en est l'antithèse exacte), mais on ne prend pas non plus trop de risques en le qualifiant de libre-échangiste. Le libre-échange, rien que le libre-échange, tout le libre-échange. En ce sens, l'arraisonnement

à l'Europe n'est qu'une première étape. Mais importante. On a vu que Macron avait adopté la méthodologie allemande en la matière. Le récent traité franco-allemand d'Aix-la-Chapelle et la transformation concomitante des deux départements alsaciens en «région européenne d'Alsace» en sont une illustration. Les Allemands ont toujours pensé l'Europe comme «Europe fédérale des régions». C'est ainsi qu'ils la pensent, car ils y trouvent leur intérêt. Reste à se demander si la France y trouve elle aussi son intérêt. On laissera également ce point de côté.

L'ouverture à l'Europe, c'est bien, mais l'ouverture au monde extra-européen, c'est mieux encore. Les accords commerciaux sont du ressort de Bruxelles, mais les parlements nationaux ont la possibilité de les refuser s'ils ne leur conviennent pas. Or, il y a quinze jours, le gouvernement français a adopté le projet de loi de ratification du Ceta, le traité de libre-échange avec le Canada, qui ouvre le marché européen à «*l'élevage intensif bourré aux antibiotiques, maltraitant les animaux*», selon les mots du député européen Yannick Jadot (*Le Figaro*, 4.7.19). On pourrait aussi parler du futur traité avec le Mercosur, que certains dénoncent déjà comme une menace majeure pour la simple survie de l'agriculture française. En revanche il devrait profiter à l'industrie automobile. Macron n'a pas initié cette dynamique, rien ne nous dit non plus qu'il serait en mesure, s'il le voulait, de s'y opposer. Pour autant le grief qu'on lui

fait volontiers de chercher à accélérer encore les choses n'est pas, reconnaissons-le, complètement infondé.

Macron est libre-échangiste mais aussi multiculturaliste. On se souvient qu'en décembre dernier, en pleine crise des Gilets jaunes, il avait signé le pacte de Marrakech sur les migrations, pacte qui fait désormais de l'immigration un droit opposable. Plusieurs gouvernements européens ont refusé de signer ce texte. Cela n'aurait pas de sens de dire que Macron veut transformer la France en société multiculturelle: elle l'est déjà. Mais elle pourrait l'être davantage encore. C'est ce que pense sans doute Emmanuel Macron. On entend souvent dire que le multiculturalisme ne fonctionne pas. Mais le but de ceux qui poussent à la roue en ce domaine n'est pas nécessairement qu'il fonctionne. C'est peut-être juste l'inverse. On peut ne pas aimer le chaos. Mais le chaos peut aussi s'apprécier positivement. On joue à qui perd gagne. Diviser pour régner, s'appuyer sur les minorités pour faire pièce à la majorité rétive ou rebelle, tirer prétexte de l'insécurité ainsi créée pour justifier toujours plus de lois dans toujours plus de domaines, il faut reconnaître que l'État français, en la matière, a acquis un certain savoir-faire. Là encore, rien de neuf. Macron ne fait que mettre ses pas dans ceux de ses prédécesseurs.

### ...ET FAISONS-LES TAIRE!

J'ai parlé autrefois de ces choses — dans *L'Avant-guerre civile* —, je ne

vais pas ici les répéter. Ce sur quoi, aujourd'hui, il faudrait peut-être insister, c'est sur le fait que les dirigeants contrôlent assez bien la situation. Je dis aujourd'hui. Il n'en sera peut-être pas toujours de même à l'avenir. Mais les néolibéraux vivent au jour le jour. Mangeons et buvons, etc. Au pire, ils feront appel à l'armée. L'armée française n'est pas exactement une armée de guerre civile, mais elle pourrait très bien, le cas échéant, le devenir. Aujourd'hui déjà, on le sait, elle est partie prenante à toutes sortes de guerres civiles à travers le monde: en Afrique, au Moyen-Orient, dans les Balkans, etc. L'actuel chef d'état-major des armées (CEMA) a lui-même participé, il y a une vingtaine d'années, à un épisode de guerre civile, très exactement en 1995 à Sarajevo. Cela a été rappelé lors de sa nomination, en juillet 2017, au poste qu'il occupe actuellement. Faisant allusion à cet épisode, Macron l'a en effet décrit comme un «héros reconnu comme tel dans l'armée».

Car, contrairement à ce qu'on croit parfois, le néolibéralisme n'est pas, purement et simplement, le laisser-faire, laisser passer. Ce n'est pas en vain qu'une des premières décisions de Macron, après son entrée en fonction, a été la pérennisation de l'état d'urgence instauré en 2015 par son prédécesseur. On peut en effet parler de pérennisation, puisque les principales dispositions de l'état d'urgence sont passées dans la loi ordinaire. C'est un moment important dans l'histoire récente de la

France. Impossible, par exemple, de comprendre ce qui s'est passé l'hiver dernier à l'occasion des manifestations des Gilets jaunes sans prendre en compte le fait que les dirigeants peuvent aujourd'hui se revendiquer de la loi ordinaire pour justifier n'importe quelle action ou presque en matière répressive et de maintien de l'ordre: y compris certaines actions qu'on aurait autrefois considérées comme illégales ou contraires à l'État de droit: les arrestations préventives, par exemple.

Les violences policières de cet hiver sont également à interpréter dans cette perspective. Les auteurs de telles violences et leurs donneurs d'ordre sont aujourd'hui très à l'aise pour envoyer promener toute personne assez mal avisée pour leur adresser la moindre critique ou remontrance. Ils n'en ont rien à faire, et le disent. Ce n'est même pas qu'ils s'estiment au-dessus des lois. Car ils ont la loi pour eux: celle qu'ils ont eux-mêmes concoctée. Étrange situation, à certains égards inédite, où c'est le droit lui-même qui dit qu'on n'est plus dans l'État de droit. Mais je ne sais pas pourquoi je dis inédite. Les totalitarismes du XXe siècle en fournissent toutes sortes de précédents.

Macron s'était défini lui-même pendant la campagne présidentielle de 2017 comme «chef de guerre». Chef de guerre, peut-être, mais en guerre contre qui? Contre son propre peuple? Ce ne sont pas des choses qui se disent.

THÉ D'ORIENT par Laurent Schiaparelli

## L'anticommunisme à Hong Kong, version orientale de l'antifascisme en Occident

**L**ES MANIFESTATIONS À HONG KONG, QUI ONT DÉBUTÉ SUR DES REVENDICATIONS RELATIVES À UN AMENDEMENT LÉGISLATIF, PRENNENT DE FAÇON CROISSANTE UNE DIMENSION ANTI-BEIJING RADICALE QU'IL DEVIENT DIFFICILE D'IGNORER. QUELLE STRATÉGIE SE CACHE DERRIÈRE CETTE RÉORIENTATION?

Générer une division dans la société hongkongaise, pousser à la faute les forces de police dans l'espoir de déclencher une réaction violente exploitable contre Beijing dans les médias internationaux et créer une situation explosive dans cette partie de la Chine: nombre d'éléments montrent que tels sont les objectifs réels des instigateurs venus de ou formés à l'étranger.

Ces dernières semaines, trois événements montrent que des forces sont à l'oeuvre pour orienter la vindicte populaire non plus contre le gouvernement local, mais contre Beijing.

Tout d'abord, des attaques ad hominem publiques ont été portées contre les quelques dizaines d'officiers britanniques encore présents dans les forces de police de Hong Kong (tradition héritée de la période

coloniale) par l'un des meneurs des manifestations, qui les accuse de façon irresponsable d'être "les soldats de Beijing". Une hystérie collective s'en est suivie, menant au harcèlement anonyme de ces officiers et de leurs familles.



Par ailleurs, on a assisté aux premiers harcèlements (tentatives d'intrusion, jets d'objets) par les manifestants de la garnison de l'Armée populaire de libération basée à Hong

Kong, dont le commandeur a pris les devants en déclarant que la garnison de l'APL ne dérogerait pas à son principe de non-interférence dans les affaires du territoire.

Enfin et surtout, le National Endowment for Democracy (une officine de la CIA), dont même les médias de Hong Kong connaissent les liens incestueux avec la CIA, a

récemment envoyé une équipe d'évaluateurs à Yuen Long, dans les Nouveaux territoires de Hong Kong, pour comprendre pourquoi les manifestations ne prenaient pas l'envergure désirée dans ce district, et pourquoi la population locale avait renvoyé violemment les agitateurs stipendiés par le NED. Cette équipe, composée presque exclusivement de citoyens américains, a été violemment prise à partie par la population locale qui leur a intimé l'ordre de rentrer chez eux, et leur a rappelé qu'ils n'ont aucun droit de jouer les agitateurs à la solde d'un gouvernement étranger (vidéo disponible à la rédaction).

Hong Kong est, de l'avis de certains résidents, en train de devenir un nid d'espions et autres agents étrangers à l'instar de Vienne aux grandes heures de la Guerre froide, ce qui est certainement du à une autre aberration du système judiciaire de Hong Kong, qui non seulement n'a pas d'accord d'extradition avec plus de 175 Etats (la raison pour laquelle l'amendement législatif qui a mis le feu aux poudres a été proposé), mais encore ne considère pas l'espionnage comme un crime. On comprend bien qu'espionner la Chine à partir de Hong Kong n'était pas considéré comme criminel lorsque Hong Kong était sous domination britannique. Depuis la rétrocession de 1997, c'est tout simplement aberrant et dénote une étonnante retenue de la part de Beijing.

## L'ANTIFA, GARDIEN DES TERRITOIRES CONQUIS

Cette violence de certains manifestants de Hong Kong, jeunes étudiants dans leur grande majorité, qui prennent violemment la police à partie et détruisent les espaces publics et privés, n'est pas sans rappeler les techniques de guérilla urbaine utilisées par les antifas en Occident. Un des meneurs des manifestants, formé par le NED à Washington après ses premiers faits d'armes lors du mouvement Occupy Central en 2014, a d'ailleurs avoué "être optimiste que le conflit avec la police et le gouvernement allait se transformer en *Infinity War*" (on remarque la fascination qu'exerce Hollywood sur ce jeune esprit adolescent, qui fait de la politique en se référant au film de super héros hollywoodien *Avengers: Infinity War*).

L'anti-communisme primaire, qui fait semblant de ne pas voir que le communisme chinois au 21ème siècle est très différent de ce qui a existé en URSS ou dans le bloc de l'Est jusque dans les années 90, se manifeste de la même façon que l'antifascisme en Occident: on y voit la main des O(N)G américaines, on y voit une violence aveugle qui étouffe le débat légitime, empêche de voir clair, et divise les citoyens le long de lignes horizontales, ce qui les empêche de considérer une lutte verticale qui pourrait apporter un vrai changement.

**ANTI-COMMUNISME, NÉO-NAZISME,  
ISLAMISME, ARMES DRESSÉES CONTRE  
LES TERRITOIRES À CONQUÉRIR**

L'origine des violences à Hong Kong est différente de celles en Occident, où les manifestations sont infiltrées par des éléments "anti-fascistes" voire, lorsque ceux-ci ne sont pas assez compétents dans leur entreprise d'intoxication de la population, des appariteurs, ces auxiliaires de police en civil (donc sous faux drapeau) effectuant violences et saccages afin de discréditer le mouvement, et justifier aux yeux de l'opinion publique l'intervention musclée des "forces de l'ordre".

En Asie, où l'imaginaire populaire associe souvent les leaders fascistes européens, Hitler et Mussolini, à d'autres grands chefs militaires comme Napoléon ou Gengis Khan sans considération aucune pour les idéologies, l'anti-fascisme est un concept un peu abstrait et donc peu fédérateur. "Lutter contre le fascisme" ne veut rien dire en Chine, et encore moins à Hong Kong, aussi la déstabilisation par procuration doit trouver un autre faux drapeau derrière lequel se cacher: l'anti-communisme.

Le modèle a été rôdé depuis plusieurs décennies dans d'autres territoires où l'empire atlantique ne parvenait pas à pénétrer:

- soutien logistique et instrumentalisation de groupes néo-nazis en Ukraine pour renverser un gouvernement proche de la Russie de Poutine.
- soutien logistique et instrumentalisation de groupes terroristes

aux méthodes "fascisantes", se réclamant accessoirement de l'Islam, en Yougoslavie (Kosovo) et en Syrie, deux Etats dans la sphère d'influence russe.

- Soutien logistique et instrumentalisation d'un "anti-chavisme" (Hugo Chavez était proche du Parti communiste vénézuélien) au Vénézuéla, pays proche de la Russie.

- A Hong Kong (et à Taiwan), l'animosité primaire et un peu simplette dirigée contre le communisme chinois offre les mêmes avantages que l'anti-fascisme aux forces étrangères qui tentent de conserver leur influence sur une population de Hong Kong plus ou moins acquise aux délices de la démocratie libérale à l'occidentale, et dont le but ultime est de diviser la Chine pour la déstabiliser de l'intérieur.

A Hong Kong (et à Taiwan), cet anti-communisme créé *ex nihilo* (il y est interdit de devenir membre du Parti communiste chinois, on ne voit donc pas d'où viendrait une quelconque menace communiste, qu'il faudrait par ailleurs définir) est un facteur de division de la population de Hong Kong, dont une frange jeune et populaire se laisse tenter par la violence urbaine et anti-police (une forme d'expression des griefs politiques plus rare qu'en Occident), et agrège les revendications diverses qui traversent la population de Hong Kong en un mouvement "anti-Pékin", "anti-communiste", alors que Hong Kong est depuis toujours pour la Chine un laboratoire pour des expériences capitalistiques, auquel Pékin tient beaucoup.

## TURBULENCES

### #DONBASS | Des néo-nazis prorusses? Ou simple désinfo?

Un communiqué AFP du 16 juillet relate une prise rocambolesque de la police italienne: un véritable missile air-air «en parfait état de marche» ayant appartenu à Qatar que trois «extrémistes» s'apprêtaient à vendre. Ceux-ci auraient combattu «en Ukraine, dans la région séparatiste du Donbass, aux côtés des rebelles prorusses».

Or le communiqué de la police italienne du 15 juillet dit explicitement que lesdits néonazis italo-suisses avaient combattu «contre les indépendantistes». En passant, il précise que si le missile est opérationnel, il ne contient pas de charge explosive. Un détail!

On peut tracer l'origine du bobard à l'agence Reuters, qui a simplement inversé l'information originale! Confusion délibérée ou involontaire? Avant de clamer le ralliement de néonazis à la cause russe, les collaborateurs de Reuters auraient pu ouvrir un livre d'histoire.

Malice dans un cas, incompetence du journaliste dans l'autre: la crédibilité d'une des plus prestigieuses agences de presse du monde en prend un coup!

PS C'est justement parce que des menaces de mort visant Matteo Salvini, qui est pro-russe, étaient identifiées par la

police italienne comme provenant de cryptokievistes, que ce missile (qatari) a été découvert lors de l'enquête sur lesdites menaces.

Les médias italiens ont donné les noms des personnes arrêtées : *Fabio Del Bergiolo*, un ancien douanier italien et militant de Forza Nuova; *Alessandro Monti*, 42 ans, suisse, originaire de Schaffhouse; administrateur unique de Swiss Global Aerospace SA, *Fabio Bernardi*, 51 ans, également italien.

PS 2 — Parce qu'un des trafiquants est tessinois, le *20 Minutes* classe cette affaire internationale dans la rubrique «Suisse». Qui a dit que les médias de grand chemin provincialisaient le grand public?

*Mais encore:*

#ECOLO | Gaspillages d'échelle, la preuve par l'œuf

#RUSSIE | La destruction du pays aurait-elle été une victoire de la démocratie ?

#USA - #CHINE | Youtubeurs contre astronautes: deux mondes s'affrontent!

### Pain de méninges

#### DE LA FÉROCITÉ DE L'ORDRE BOURGEOIS

Le monde bourgeois se dit égalitaire: il l'est beaucoup moins que certains régimes qui ne prétendaient nullement à l'être. Telles inégalités, de fait ou de droit, si grandes même qu'on les suppose, peuvent être sans cesse compensées, et par là même adoucies et comme effacées, par l'humanité du traitement. C'est bien ce qui semble s'être passé sous ce que les historiens appellent l'«Ancien Régime». Le roi était absolu, mais on tutoyait le roi. Le roi régnait de droit divin, mais chacun avait accès auprès de lui. Le propre des prérogatives bourgeoises a été, au contraire, qu'étant de droit humain et conquises, pour la plupart de vive force, il leur a fallu pour durer s'affirmer elles-mêmes dans le comportement quotidien.

— C. F. Ramuz, *Taille de l'homme*.